

# Rik-ha-rik

Ce matin, en ouvrant mon journal, la mémoire m'est revenue de façon violente. Je me trouvais sur le pas de la porte du bureau de tabac. Comme tous les jours, je suis sorti tôt pour acheter pain et journal. J'ai l'habitude de lire les gros titres avant de rentrer chez moi. C'est la petite gazette locale, imprimée à l'ancienne dans la vieille imprimerie, et donnée avec le journal régional, qui m'a jeté la nouvelle en pleine figure : Nous étions le jour de la Rik-ha-rik. La surprise de Patrick, le buraliste, lorsqu'il m'a vu entrer chez lui, aurait du pourtant éveiller mes soupçons.

Je connais cette journée particulière depuis toujours. Je suis né dans ce village, et cela pourrait facilement ressembler aux anciennes traditions, à cela près que pour la Rik-ha-rik, aucun choix ne nous est laissé. Les règles de la journée sont définies à un bien plus haut niveau, et nous n'avons qu'à nous y plier. Je ne m'aventurerais pas à spéculer sur qui aurait pu inventer cela, Dieu ou autre, mais ça n'a en tout cas jamais été pris pour un cadeau.

C'est le secret le mieux gardé du village. Aucun étranger n'en a jamais été informé, à l'exception de ceux qui ont pu se trouver là le mauvais jour. Mais comme celui-ci ne se produit que tous les neuf ans, il est relativement facile de faire passer pour fou celui qui irait raconter les événements qui se produisent ici à cette occasion.

La première fois que je l'ai vécu, je n'avais que six ans, donc autant dire que je ne me suis aperçu de rien. Pour un enfant de cet âge-là rien n'est normal, et surtout tout est possible. Les limites de la réalité et de l'imagination n'apparaissent que plus tard, entre une tranche d'éducation et une tranche de culture, saupoudré de ce bon sens tellement prisé par les adultes.

La seconde fois, j'avais donc quinze ans. Cette fois-ci fut plus mémorable, en grande partie parce que j'étais un adolescent rebelle. Le pléonasme est éloquent. Quand mes parents ont essayé de me mettre en garde, je me suis bien évidemment empressé de faire tout le contraire, ne croyant pas un mot de ces croyances ridicules, et je peux garantir que cela m'a calmé pour le restant de mes jours.

Il faut reconnaître également, pour ma défense, que le langage est composé de toutes ces magnifiques expressions colorées et imagées qui ont de quoi vous pourrir proprement un jour de Rik-ha-rik. La matinée s'était passée sans événements particulièrement extraordinaires, en tout cas pour un jour comme celui-ci. Tout à dérapé lorsque, allez savoir pourquoi, j'ai dit « qu'il me pousse une queue de singe si j'ai tort ! ». Malheureusement, j'avais tort...

Je ne crois pas l'avoir encore précisé, mais Rik-ha-rik viens du Breton, et veut dire « scrupuleusement », ce qui se traduirait en français par l'expression : « au pied de la lettre ». Bien que cela paraissent impossible, c'est pourtant une réalité dans

notre village, et il est prudent de surveiller son langage ainsi que les noms des rues dans lesquelles on s'engage.

A ce jour, je n'ai toujours pas pu me débarrasser de ma queue de singe, mais je dois reconnaître que ça peut avoir son utilité.

■ ■ ■

Je n'avais pourtant qu'une seule et unique intention, après avoir lu le journal, c'était de rentrer directement chez moi, m'enfermer à double tour, et ne surtout pas parler. En toute logique, j'aurais du revenir sur mes pas, puisque je n'avais rencontré aucun problème à l'aller. Mais dans ma précipitation, je me suis engagé aveuglément dans le chemin le plus direct pour mon douillet chez moi. J'en ai oublié la première des prudences, c'est à dire consulter les noms des rues.

J'ai donc emprunté la rue du Général Foy. Je ne l'ai compris que lorsque je me suis presque retrouvé nez à nez avec lui. Il marchait dans la rue, et faisait les cent pas, avec son bel uniforme chargé de décorations. Lorsqu'il m'a vu, il s'est précipité sur moi.

- Ah ! Vous voilà enfin, soldat, a-t-il lancé.  
Il m'a regardé des pieds à la tête, puis a reniflé dédaigneusement.
  - Vous m'arrangerez cette tenue, si vous ne souhaitez pas passer en cours martiale.
  - Vous êtes le Général Foy ? Lui ai-je demandé.
  - Bien sûr ! A-t-il répondu, hautain.
  - Mais vous êtes mort !
  - Oh, oui, c'est vrai, a-t-il répondu, tout juste surpris de la remarque.  
Puis il s'est inspecté un instant, avant de reprendre :
  - Je vais mieux.
  - Je dois y aller, mon Général.
  - Je ne vous en ai pas donné la permission, a-t-il dit d'un ton sec.
  - Excusez-moi, Général, ai-je répondu, décidé à ne pas le contrarier.
  - Bon, je dois vous trouver une mission, un soldat ne doit jamais rester inoccupé.  
Il s'est alors gratté pensivement le front, réfléchissant intensément. J'ai alors tenté ma chance.
  - Il serait peut-être bon d'aller surveiller si l'ennemi n'arrive pas par-là, ai-je dit en indiquant le bout de la rue où je voulais me rendre.
  - C'est moi qui donne les ordres ! A-t-il crié.  
Il a alors scruté la rue.
  - J'ai trouvé, reprit-il avec un sourire radieux. Vous allez partir en reconnaissance au bout de la rue.
  - Vos idées sont lumineuses, mon Général, ai-je répondu diplomatiquement, ponctuant ma phrase d'une petite courbette.
  - Oui, je sais, a-t-il dit modestement.
- Je l'ai alors salué, puis je suis parti en courant, avant qu'il ne change d'avis. J'ai ainsi laissé derrière moi le fantasque Général. J'ai tourné dans la rue à gauche. Il ne me restait que cinq cent mètres à parcourir pour arriver chez moi. Mais pour cela, je devais traverser la Place aux Herbes. A priori, rien d'inquiétant par-là. J'allais m'y engager lorsqu'une voix m'a interpellé.
- Attend, gamin !

Je me suis retourné, sur le qui-vive. Engager la conversation était un des plus gros risque de la journée Rik-ha-rik. Il fallait en permanence surveiller ses paroles, et bannir toutes les expressions comme « que je sois pendu », « j'en mettrais ma tête à couper », ou encore « ça crève les yeux ». Derrière moi, un petit bonhomme rabougris me regardait en souriant. Je le connaissais. Tout le monde au village le connaissait. C'était Radel. Radel l'excentrique. Radel le fou. Il n'y avait que lui pour sortir volontairement dehors par une telle journée.

- Bonjour, Radel, ai-je répondu poliment.
- A ta place, je ne m'engagerai sur la place que si j'étais un expert en botanique.
- Je ne crains rien, ce ne sont que des herbes.
- C'est toi qui vois, gamin, mais les plantes ne sont pas toutes inoffensives.
- Que voulez-vous dire ?

Mais le vieil homme me tournait déjà le dos. Je l'ai regardé partir en boitillant. Je n'avais de toute façon pas le choix, ma maison se trouvait de l'autre côté de la place. J'y suis donc allé. Comme je m'y attendais, la Place aux Herbes était maintenant couverte de verdure. Pas seulement d'herbe, d'ailleurs, de multiples plantes recouvraient toute sa surface.

Je me suis avancé, il y avait bien évidemment du gazon, mais également des fleurs diverses et variées. Je me suis accroupi pour en cueillir quelques-unes. Je n'avais rien vu venir, et je dois tout à ma chance sur ce coup-là, car au moment où j'ai retiré ma main qui cueillait les fleurs, j'ai entendu un claquement sec.

Une petite plante monstrueuse s'agitait non loin de moi. C'était une rangée de dents acérées montées sur une frêle tige, qui venait de justesse de manquer me mordre. Du chiendent, ai-je aussitôt compris.

Je me suis redressé précautionneusement, puis regardant prudemment sous chacun de mes pas, j'ai continué à traverser la place. J'avais à une lenteur désespérante, mais je me doutais qu'une morsure de ces grosses canines sur tige devait être très douloureuse.

C'est juste après avoir dépassé le centre de la place que j'ai commencé à percevoir le brouhaha. J'avais l'impression que des centaines de personnes chuchotaient en même temps, mais ce n'était pas une discussion entre ces voix, c'était plutôt comme si chacune monologuait dans son coin.

Au plus je me rapprochais, au mieux je comprenais les mots, puis les phrases. Et celles-ci s'adressaient à moi.

- « La vie est tellement belle, profite en plus »
- « Où veux-tu aller dans la vie avec une queue de singe ? Dans un cirque ! »
- « Qu'est ce que tu vas faire à manger ce soir ? »
- « Tu n'as pas d'amis, personne dans ta vie, suicide-toi ! »
- « Reste donc t'allonger un instant dans cette douce herbe, sous ce beau soleil »
- « Tu es le plus beau »
- « Tu devrais repeindre les volets en vert »

Puis tout ceci devint de plus en plus fort, tout se mélangeait, dans un brouillard dense de pensées. De pensées ! J'ai immédiatement compris. A mes pieds s'étendait un parterre de pensées, et ces plantes me harcelaient, me rendait fou. De rage, je me suis mis à les piétiner, mais elles étaient trop nombreuses. Toutes ces voix tournaient dans ma tête, me donnaient des conseils, des critiques, comme si toutes les pensées que j'avais pu avoir dans ma vie me revenaient en même temps.

La migraine commençait déjà à s'installer, et je n'arrivais pas à réfléchir dans tout ce bruit. Je me suis mis à courir. Quelque chose a agrippé une jambe de mon pantalon, mais je n'ai pas prit la peine de m'arrêter.

Le brouillard mental créé par les pensées a commencé à se dissiper, et c'est les claquements de dents incessants qui ont pris le dessus. J'ai continué, le plus vite que je le pouvais. Arrivé à l'extrémité, je me suis écroulé à genoux, à bout de souffle.

Mon pantalon était lacéré, déchiré. Un peu de sang perlait des quelques blessures superficielles infligées par ces foutus chiendents.

- Merci, Radel, ai-je grincé entre mes dents en me relevant, le calme revenu.

- Mais de rien.

Bien évidemment, j'ai sursauté. Il se tenait à mes côtés. Je l'ai regardé, lui, puis la place, puis lui de nouveau.

- Comment avez-vous fait ?

- J'ai contourné la place par la Rue de la Gaieté, puis la Rue de la Paix.

- Vous n'auriez pas pu me le dire ! Me suis-je emporté.

- On ne sort pas sans connaître tous les noms des rues le jour de la Rik-ha-rik, m'a-t-il répondu dédaigneusement.

J'ai serré les poings et la mâchoire de concert, évitant toutes paroles blessantes ou colorées, de peur de ce qu'elles pourraient provoquer. J'avais encore assez de sang froid pour penser à cela. Il m'a jeté un regard moqueur puis c'est engagé dans une rue.

- Suis-moi, m'a-t-il lancé sans se retourner, je te ramène chez toi, cela vaut mieux.

Je me suis précipité à sa suite, sans mot dire. Nous avons fait un long détour, mais nous sommes arrivés devant chez moi sans encombres. Je l'ai chaleureusement remercié, puis me suis calfeutré à l'intérieur.

J'ai passé le restant de la journée chez moi, enfermé et silencieux, n'osant répondre au téléphone qui sonna plusieurs fois. J'étais sur le point d'aller me coucher lorsque l'on sonna à la porte. Je suis allé ouvrir, plutôt tendu, je dois le reconnaître. Il était minuit moins dix. C'était Ludovic, un ami, qui habitait un village voisin. Rassuré, je lui ai ouvert. Lui avait l'air beaucoup moins apaisé.

- Qu'est ce que tu fais, je n'ai pas arrêté de t'appeler, je m'inquiétais pour toi.

- Je n'avais pas trop envie de répondre, ai-je menti.

- Je suis content de voir que tu vas bien.

Mais il semblait tout de même perturbé.

- Oui, tout va bien pour moi.

Je l'ai fait entrer, s'installer dans le salon, puis je lui ai proposé à boire. Il a refusé poliment, mais distraitement.

- Il y a autre chose ?

- Il se passe quelque chose de bizarre, ici, me dit-il sur le ton de la confidence.

- Je ne te le fais pas dire, ai-je soupilé.

- Non, tu n'as pas idée de ce qu'il vient de m'arriver. En venant ici, une espèce de monstre s'est jeté sur ma voiture. C'était énorme. Ça avait la taille d'un taureau, tout aussi massif, mais avec une tête de chat, et une démarche féline.

- Laisse-moi deviné, ai-je soupilé de nouveau, tu es passé par la rue du fleuriste, n'est-ce pas ?

- Oui, c'est ça. Quel est le rapport ?

- C'est la Rue Chaboef.

- Ah, s'est-il contenté de dire.

Mais il ne comprenait rien. J'ai alors tenté de lui expliqué l'histoire de cette journée incongrue. Comme je m'y attendais, il ne voulut pas en croire un mot. Je lui ai raconté ce qu'il m'était arrivé, étant adolescent.

- C'est impossible, continuait-il à répéter.

- Et ça, lui ai-je lancé en montrant, pour la première fois depuis neuf ans, ma queue de singe, c'est du... j'ai réussi de justesse à retenir une expression qui m'aurait probablement valu des ennuis.
- Mais c'est insensé ! cette histoire de Rik-ha-rik, ça n'a ni queue...
- Non !!!!! Ai-je hurlé, tentant de l'interrompre.  
Mais il était trop tard.
- ... Ni tête, n'a-t-il pu s'empêcher de compléter.  
Plein d'espoir, j'ai regardé l'horloge. Il était minuit moins une. C'est ainsi que la Rik-ha-rik, qui jusque là était ponctuelle, est devenue perpétuelle.